

PAYSAGES ARRÊTEZ LE MASSACRE !

56

France, qu'a-t-on fait de ta
beauté ?

Bérénice Levet

64

L'exode urbain

Renaud Camus

68

Défenseurs de tous les
paysages, unissez-vous !

Alexandre Gady

72

Ronds-points,
de l'art ou du cochon ?

Pierre Lamalattie

74

L'enfer, c'est les zones

Jérôme Leroy

76

Hidalgo, maire indigne

Marin de Viry



© LOIC VENANCE / AFP

Un parc éolien à Plomodiern (Finistère), 2018.

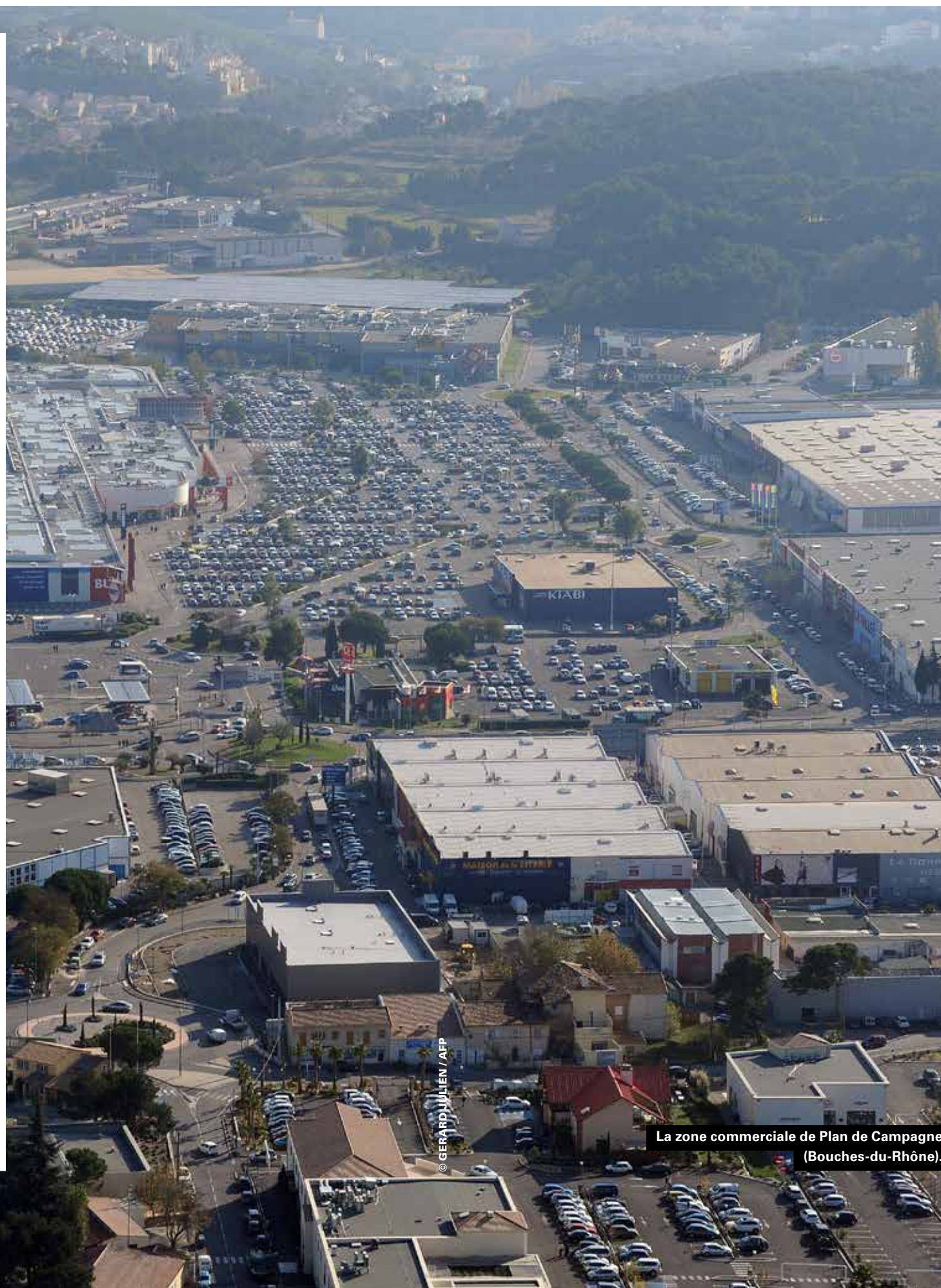
PAYSAGES ARRÊTONS LE MASSACRE!

Par Daoud Boughezala

Sols bétonnés, entrées de ville envahies d'enseignes criardes, zones commerciales sans âme : la France s'enlaidit. Or, comme Alain Finkielkraut le note dans son plaidoyer pour une « écologie poétique » (*Le Figaro*), notre époque terrorisée par l'urgence climatique « délaisse l'amour des paysages pour les problèmes de l'environnement » au risque de négliger « la beauté du monde quand la planète est en péril ». Dans nos colonnes, Alexandre Gady tente de réconcilier ces deux impératifs aujourd'hui disjoints que sont la santé et la beauté. Car « nous sommes certes des animaux, avec des besoins primaires, mais aussi, et avant tout, des êtres doués de sensibilité, ayant une capacité à faire silence ou à pleurer devant la douce beauté d'un paysage » à préserver et transmettre. Dans cet esprit, Renaud Camus célèbre la sobriété du « paysage, qui n'est jamais autant lui-même que malaxé d'absence, habité d'inintervention, pétri de vide – tous biens gravement menacés par le sinistre aménagement ». Remis au goût du jour par une écologie technicienne insensible à l'esthétique, cet interventionnisme tous azimuts prétend agir au nom même de la nature qu'il saccage. D'où le grand paradoxe que dénonce Bérénice Levet : « Ce sont les écologistes qui continuent de se comporter en "maîtres et possesseurs de la nature". »

Dans ce processus délétère, les éoliennes jouent un rôle central : sous prétexte de développer les énergies renouvelables, ces immenses pylônes de métal défigurent nos campagnes et déchiquettent les oiseaux. Conscient qu'une grande majorité de Français y est opposée, le président de la République a semblé entendre la vox populi en déclarant le 14 janvier à Pau : « Le consensus sur l'éolien est nettement en train de s'affaiblir dans notre pays. [...] De plus en plus de gens [...], qui considèrent que leur paysage est dégradé, ne veulent plus voir de l'éolien près de chez eux. Il ne faut pas l'imposer d'en haut. »

Le prenant au mot, Alain Finkielkraut, Bérénice Levet, Jean Clair, Stéphane Bern, Jean-Pierre Le Goff, Benoît Duteurtre et quelques autres têtes bien faites signent dans *Causeur* un appel au président de la République pour que cesse l'invasion de ces monstres d'acier. Trop souvent considérée comme un combat d'arrière-garde, la défense de la belle France devrait unir conservateurs et progressistes inquiets de savoir quel pays ils laisseront à leurs enfants. •



La zone commerciale de Plan de Campagne (Bouches-du-Rhône).

FRANCE, QU'A-T-ON FAIT DE TA BEAUTE ?

Par Bérénice Levet

France, ta beauté fout le camp¹ !, avertissait-on dans les années 1970. Hier, le saccage de la France se faisait au nom de la modernisation, aujourd'hui c'est au nom de l'écologie. Après les lotissements standardisés, les zones commerciales, les ronds-points, les panneaux publicitaires à l'entrée des villes, voici venu le temps des éoliennes. Quiconque traverse la France en est le témoin : partout se dressent ces gigantesques pylônes, vrombissants, clignotants nuit et jour. Les rivages des océans, les plaines céréalières, les collines provençales, aucun arpent de terre ni de mer n'est à l'abri. « Bientôt, peut-être, dix éoliennes pour un clocher », soupignons-nous avec Monique Sicard². Objets industriels fabriqués en série, semblables des Pays-Bas à la Chine, de la France à la Grèce, elles uniformisent un pays distingué d'entre tous pour la diversité, la variété de ses paysages. Hors d'échelle, incommensurables aux constructions existantes et à la végétation, les éoliennes accaparent la vue. Les promoteurs protestent de leur souci d'« insérer harmonieusement » ces turbines dans le cadre qu'ils ont élu, mais les éoliennes ne s'insèrent →



Un hameau de la Mayenne et son éolienne, avril 2017.

© GILE MICHEL/SIPA

pas, ne se fondent pas dans le paysage, elles l'écrasent.

Certains se feront les avocats de la beauté propre à l'objet, et en effet, sous l'œil d'un Fernand Léger, l'éolienne pourrait révéler quelque beauté plastique, mais les éoliennes ne vont jamais seules – elles se conjuguent toujours au pluriel – et colonisent un lieu existant que, fatalement, on l'a dit, elles subjuguent et banalisent.

Une grande partie du public, offensé par ces spectacles, en vient à s'indigner. Le président lui-même semble avoir découvert que « *de plus en plus de gens ne veulent plus voir de l'éolien près de chez eux* ». Il est temps, alors que depuis des années tout est mis en œuvre pour asseoir dans l'opinion l'idée que le salut de la planète passera par ces turbines électriques. À commencer par le lexique bucolique les désignant, destiné à occulter la réalité tout industrielle de ces machines. « Polystyrène », « polyéthylène », le plastique déclinaut des noms de berger grec masquant leur caractère « alchimique », ainsi que l'avait observé avec sagacité Roland Barthes, les éoliennes puisent à la même source, antique, et se réclament du dieu Éole. Et la pastorale se poursuit, on évoque les « champs », les « fermes » d'éoliennes. Alexandre Gady, le président de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France, préfère parler d'« *aérogénérateur industriel polluant* ».

Le catéchisme commence tôt. L'enseigne Nature et Découverte, plébiscitée par la gauche culturelle, commercialise des kits de construction d'éoliennes rebaptisées « moulins à vent ». « *Regarde cette éolienne capturer l'énergie du vent et la transformer en lumière. Le kit t'apprendra comment cette technologie vitale d'énergie renouvelable fonctionne* », explique-t-on à la jeunesse. On mentionnera également les spots publicitaires faisant la promotion de l'éolien, mettant en scène de très jeunes enfants, cerfs-volants à la main, courant vers ces turbines gigantesques comme l'innocence vers l'heureux monde de demain.

La réalité, comme le montrent deux ouvrages majeurs, celui de Pierre Dumont et Denis de Kergorlay, et celui de Fabien Bouglé³, n'a rien d'écologique : bétonnage des sols, matériaux de construction essentiellement non recyclables, mortalité des oiseaux qui viennent se fracasser contre les hélices, perturbation des circuits de migration, brouillage des ondes qui désorientent les chauves-souris, ronronnement continu, gabegie financière – les éoliennes ne vivent quasiment que de subventions publiques –, production si intermittente qu'aucun pays ne saurait raisonnablement y gager son indépendance énergétique, durée de vie extrêmement courte, entre quinze et vingt ans, le démantèlement s'avérant si onéreux qu'elles restent en place, finissant par constituer d'effroyables cimetières d'éoliennes rouillées.

Cependant, quand bien même les éoliennes produiraient réellement une électricité de substitution, quand

bien même elles ne seraient pas fatales à la faune terrestre et maritime, quand bien même elles seraient fabriquées dans des matériaux entièrement recyclables, etc., notre œil est blessé, notre sensibilité affectée, notre sens du Beau offensé. Cela devrait être une condition suffisante pour se dresser collectivement contre ce nouveau saccage de la France. Mais cela n'est pas.

La France compte entre 7 000 et 8 000 de ces immenses turbines aujourd'hui, 25 000 d'ici 2025, et afin d'accélérer le mouvement, le président Macron multiplie les textes⁴ permettant d'« *assouplir* » la procédure, entendez garrotter la contestation des riverains qui se mobilisent pour la préservation des lieux qui souvent les ont vus naître. « *D'ici dix ou quinze ans, notre pays aura changé de visage* », avertit Alexandre Gady. Ces mots font écho au triste constat que faisait en 1964 Hannah Arendt et que nous ne semblons guère disposés à démentir : « *Savoir quel est le visage du monde n'importe plus à qui que ce soit.* »

Le droit à la beauté et les droits de la beauté restent dépourvus de légitimité. Rares sont ceux qui osent se faire les avocats du Beau. Chacun, semble-t-il, a plus ou moins intégré l'idée qu'il y aurait quelque chose de frivole à plaider semblable cause face à l'« *urgence climatique* » – formule dont on nous tympanise les oreilles précisément pour nous intimider et bannir toute discussion et contestation.

Significativement, même quand la cause des riverains est victorieuse, ce n'est jamais pour des considérations esthétiques, mais par exemple en raison des dommages causés aux oiseaux. Le souci des paysages n'intervient qu'articulé à des chiffres, des statistiques, des enjeux quantitatifs comme les prix de l'immobilier et la fréquentation touristique. Et lorsque, en 2007, l'Académie des beaux-arts publie un remarquable livre blanc des éoliennes (accessible en ligne), concluant par une demande de moratoire, il passe inaperçu. Qu'une institution vouée aux arts plastiques se prononce sur le sujet rappelle qu'en France, comme l'a montré Françoise Cachin dans sa stimulante contribution aux *Lieux de mémoire*, « *Le Paysage du peintre* », l'histoire du paysage et l'histoire de la peinture sont intimement liées. L'attachement des Français à leurs paysages est en grande partie l'œuvre des peintres. L'art a été, est encore, une école du regard.

Le sentiment du Beau, un avertisseur d'incendie

Les sens et singulièrement le sens du Beau sont des avertisseurs d'incendie. Lorsqu'ils sont blessés, il faut leur donner audience, ils nous indiquent que le monde est en passe de sortir de ses gonds. Vaclav Havel raconte comment enfant, sur le chemin qui le conduisait à l'école, à travers champs, il voyait « *chaque jour à l'horizon la haute cheminée d'une usine* » dont sortait « *une épaisse fumée brunâtre* » se dispersant « *dans* →

le ciel bleu » : « Chaque fois que je voyais cette fumée, relate-t-il, j'éprouvais avec intensité le sentiment qu'il y avait quelque chose de profondément inconvenant car ainsi les hommes souillaient le ciel. » Sa « répugnance » était certes purement « esthétique », mais cela suffisait à l'éveiller à la conscience d'une faute : « J'ignore si alors l'écologie existait [...] néanmoins j'ai été spontanément affecté et blessé par cette souillure du ciel ; il me semblait qu'ainsi l'homme commettait une faute, qu'il détruisait quelque chose d'important, qu'il violait arbitrairement l'ordre naturel des choses et qu'il devrait nécessairement payer cher une telle conduite. »

Ce récit, magnifique, met en lumière ce que l'on pourrait appeler les vertus heuristiques de la laideur – nous parlons de la laideur faite de main d'homme et d'elle seule – ou de la beauté offensée, comme Hans Jonas parlait d'une heuristique de la peur. La beauté blessée est bonne conseillère. Elle est comme un « voyant », pour reprendre le mot du poète Michel Deguy, « un voyant qui s'allume en alerte ». Elle est l'indice de ce que quelque chose ne va pas, ne tourne pas rond, qu'un ordre du monde est violé.

L'expérience de Havel s'inscrit dans la droite ligne de celle des Anciens. « Nous avons exilé la beauté, quand les Grecs faisaient la guerre pour elle », disait Albert Camus, songeant à Homère, à Hélène et au conflit troyen. Si les Grecs prenaient les armes pour la beauté, c'est qu'elle revêtait pour eux un caractère sacré. Ils savaient que le Beau est de ces choses auxquelles on ne porte pas atteinte impunément. Comme la religion pour Tocqueville, la beauté empêche, devrait empêcher de tout concevoir et défendre de tout oser. Si les Grecs étaient disposés à combattre pour elle, c'est aussi qu'ils la savaient infiniment fragile : la « beauté ne tient qu'à un fil », rien de plus facile à détruire qu'une harmonie, il suffit d'une « fausse note », disait Giono. Droit donc de la beauté avant même d'un droit de l'homme à la beauté.

L'homme obligé du monde ou maître et possesseur de la nature ?

Se tenir pour l'obligé du monde dont on hérite, avoir le sens des égards, des scrupules, de la gratitude, n'est-ce pas précisément de ces dispositions, dont les Grecs nous lèguent l'exemple, que nous aurions furieusement besoin de réapprendre si nous aspirons réellement à assurer un avenir, en tout cas, garantir un sursis à la terre. Rappelons qu'un paysage, c'est de la nature cultivée, ce sont les activités humaines de ceux qui nous ont précédés sur cette terre qui lui donnent sa configuration, sa physionomie. Pour nos ancêtres, ces lieux, avant d'être l'objet d'une contemplation esthétique, étaient une terre à aménager, à domestiquer, à rendre aimable, douce, amicale aux hommes. Les paysages sont ainsi les témoins du commerce que nos prédécesseurs ont entretenu avec les lieux qu'ils ont habités, le géographe Augustin Berque parle d'« imprégnation réciproque ».

Ils portent l'empreinte de leurs idéaux, de leurs aspirations, rappelle un autre géographe, Jean-Robert Pitte. Ils ne sont donc pas figés puisqu'ils restent des lieux habités par les hommes, mais ils ne sont pas non plus un simple matériau à la disposition des vivants. Avant d'enseigner à nos enfants les gestes du tri sélectif, ce sont ces dispositions qui font la noblesse de l'homme, qu'il convient d'éduquer, de former, de cultiver ; elles seules permettent de rompre avec la logique consumériste, productiviste qui a conduit à la dévastation de la Terre.

Il n'y aura pas d'écologie véritable sans changement d'anthropologie et de philosophie. Il faut remettre l'homme à sa place, ce qui ne signifie pas, contrairement à la funeste bataille menée par les antispécistes, le rabaisser au rang de simple vivant, mais le décentrer, et le rappeler à ce qui le distingue d'entre tous les vivants, la responsabilité : l'homme a à répondre de ce qui est confié à ses soins. Et ce qui est confié à ses soins, ce n'est pas la terre, ce n'est pas la planète, c'est ce lieu-ci, qu'il habite – sur ce thème, il faut lire le dernier essai d'Alain Finkielkraut *À la première personne*, et tout particulièrement le chapitre significativement intitulé « Amor Mundi ».

Le grand paradoxe de notre présent, et spécialement dans cette affaire des éoliennes, est que ce sont les écologistes qui continuent de se comporter en « maîtres et possesseurs de la nature », autrement dit, selon le credo de la modernité technicienne, hautement compromis dans la dévastation de la Terre. La France ne leur est qu'un vaste terrain à conquérir, dans une indifférence parfaite à sa physionomie propre et historiquement constituée. Autre ironie de l'histoire, ou plutôt preuve de l'inconsistance et de l'immaturité de l'écologie officielle, c'est elle qui, mettant ses pas dans la logique toute moderne de l'arrondissement amplement incriminée dans la destruction de la planète, somme le vent, ce fripon qui ne servait à rien sinon à soulever les jupons, de justifier son existence, de rendre raison de son être, en produisant de l'électricité pour les hommes.

Pour que le Beau redevienne une cause commune

Par trop subjective, par trop relative, la beauté ne saurait être un critère, nous répond-on. Ce Pont aux ânes qui permet d'écarter le souci du Beau du débat public ne doit pas demeurer sans réponse. Le Beau, nous dit-on, ne serait que dans l'œil du spectateur – Heidegger date de l'apparition du mot « esthétique », aux alentours du XVIII^e siècle, le commencement du processus de subjectivisation. Pourtant, que chacun consulte sa propre expérience : le sujet n'y a pas la préséance. C'est cette prairie d'un vert inimitable, cette lande couverte de bruyères, ces notes de Schubert qui vous possèdent et vous font vous exclamer : « Que c'est beau ! » Ensuite, qu'en matière esthétique nous soyons forcés de constater, avec Roland Barthes, que « la vie est ainsi faite, à coups

de petites solitudes » n'autorise pas à tenir l'expérience du Beau pour idiosyncrasique. Dans l'expression du sentiment du Beau, il y a une postulation à l'universel, qui n'a rien de vain, ainsi que l'a établi Kant : quand je dis « c'est beau ! », je postule que tout homme, qu'il soit d'ici ou d'ailleurs, de maintenant, d'hier ou de demain, doit partager mon jugement. Et c'est bien pourquoi de nos jugements esthétiques, nous discutons et disputons volontiers. En ce qui concerne les paysages et leur beauté, il est en outre difficile de contester à la France sa prétention à l'universel.

Voici quatre ou cinq décennies que nous portons atteinte à la beauté, au sens du Beau, et plus largement à la sensibilité. Ce ne sont pas seulement les facultés intellectuelles qui ont été mises à mal depuis les années 1960-1970, c'est aussi, et d'abord peut-être, l'expérience sensible. Ce qui nous perd aujourd'hui, ce n'est pas la sensibilité, c'est le sentimentalisme.

La logique fonctionnelle, utilitariste, a conduit à dégrader les lieux sans le moindre scrupule et donc à condamner les hommes à vivre dans une « France moche ». Elle se conjugue à un mal plus grave encore, car plus difficile à combattre, l'esprit du relativisme, le refus de transmettre des normes, corrélé au dogme d'un enfant que toute éducation menace de « formater ». Les adultes se sont ainsi retirés, abandonnant leurs progénitures à l'industrie culturelle et à l'industrie tout court. Et c'est ainsi que l'œil, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût (que l'industrie alimentaire a abâtardi), tous nos sens ont été altérés, dégradés, barbarisés au fil des dernières années sans rencontrer beaucoup d'objections. Une France fidèle à sa réputation de sentinelle de la beauté n'eût pas seulement sauvé ses paysages. Une oreille formée au « sentiment de la langue » (Richard Millet), rendue attentive aux « délicatesses » du français (Renaud Camus) ne saurait admettre les sempiternelles atteintes qui lui sont portées. La langue, et singulièrement la langue française, est une affaire d'ouïe, relisons Boileau : « *Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée / ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée* » et l'oreille est blessée par la féminisation de la langue, par les discours soumis aux diktats de l'inclusion, par l'offensive des « impacter », des « en capacité de ».

Certains lecteurs m'objecteront que le combat de Fabrice Nicolino contre les pesticides de synthèse est la preuve que l'on peut, et massivement, mobiliser sous la bannière de la beauté – en l'occurrence, celle des coquelicots : « *Nous ne reconnaissons plus notre pays. La France est défigurée. [...] Rendez-nous la beauté du monde !* » *Télérama*, Anne Hidalgo, des animateurs d'émissions télévisées, des acteurs, des chanteurs, Greenpeace, bref tout le gratin de la gauche culturelle a signé son manifeste, mais c'est vainement que vous les sollicitez contre les éoliennes – mon courrier à Fabrice Nicolino est demeuré sans réponse. La raison en est simple. Ce n'est pas la beauté qui les tourmente



(la signature d'Anne Hidalgo devrait suffire à en éveiller le soupçon), mais bien les habits du révolté, de l'anti-capitaliste dans lesquels le combat contre Monsanto ou Bayer leur permet de se draper. Dans l'affaire des éoliennes, les puissants industriels qui sont les grands bénéficiaires de cette gabegie reçoivent l'onction des écologistes.

Contre ce congé donné aux sens, et l'offense faite au vocabulaire de notre sensibilité, plaidons la cause de la beauté et de l'expérience sensible. Ce combat n'a rien de futile, l'humanité de l'homme est en jeu. Citons une dernière fois Jean Giono : « *La beauté est la charpente de l'âme. Sans elle, demain, l'homme se suicidera dans les palais de sa vie automatique.* » •

1. Titre du livre de Georges Pillement, « Les cahiers de l'écologie », *Entente*, 1976.
2. Monique Sicard, « Impressions ferroviaires », in *À la française*, revue *Médium*, avril-juin 2017, p. 172-173
3. *Éoliennes : chronique d'un naufrage annoncé*, Perrin, 2020 et *Éoliennes : la face noire de la transition écologique*, Le Rocher, 2019.
4. Loi Essoc, août 2018 ; loi Elan, novembre 2018 ; décret Lecornu, novembre 2018 ; décret de Rugy, décembre 2018.

ENCORE UNE MINUTE,

Monsieur le président de la République,

Le 14 janvier dernier, participant à une table ronde à Pau sur l'« écologie dans nos territoires », vous avez déclaré : « *Le consensus sur l'éolien est nettement en train de s'affaiblir dans notre pays. [...] De plus en plus de gens [...], qui considèrent que leur paysage est dégradé, ne veulent plus voir de l'éolien près de chez eux. Il ne faut pas l'imposer d'en haut.* »

Quiconque en effet traverse la France en est le témoin : partout se dressent des éoliennes, ces pylônes aux pales gigantesques, vrombissants, clignotants nuit et jour. Les plaines céréalières, les collines provençales, les rivages des océans, aucun arpent de terre ni de mer n'est à l'abri.

Objets industriels, fabriquées en série, elles uniformisent un pays distingué d'entre tous pour la diversité, la variété, la beauté de ses paysages. Hors d'échelle, ces turbines accaparent la vue, écrasent ce qui les entoure.

Turbines, en effet, aérogénérateurs plus rigoureusement, les éoliennes n'ont rien de bucolique, rien de pastoral.

Notre œil est blessé, notre sensibilité affectée, notre sens du beau offensé. Entre 7 000 et 8 000 aérogénérateurs aujourd'hui, 25 000 en 2025. « *D'ici dix ou quinze ans, notre pays aura changé de visage* », prévient Alexandre Gady, le président de la Société pour la protection des paysages et de l'esthétique de la France.

Se soucier du visage de la France, n'est-ce pas une des prérogatives, une des plus

nobles prérogatives du politique ?

Et puis, vous nous l'accorderez, il est pour le moins paradoxal de se comporter en « maître et possesseur de la nature » – ce credo de la modernité compromis dans la dévastation de la terre –, lorsque l'on entend, comme vous le faites tous, agir au nom de l'écologie.

Dans le cadre de la lutte contre le réchauffement climatique, on veut asseoir dans l'opinion l'idée que *la salut de la planète* passera par l'implantation d'éoliennes. Or, si la cause est juste, impérieuse même, les éoliennes ne feront rien à l'affaire. Pour une raison très simple : notre production d'électricité est pour l'essentiel d'origine nucléaire et, s'il présente bien des inconvénients, le nucléaire ne produit pas de gaz carbonique. « *C'est grâce au nucléaire que la France est un des pays les plus décarbonés au monde* », rappelez-vous dans *Le Monde* en juillet 2015.

Quant à remplacer le nucléaire, la chose ne saurait être envisagée, sauf à rouvrir des usines à charbon ou à pétrole. La production d'électricité des éoliennes est si intermittente, si aléatoire qu'aucun pays ne saurait raisonnablement y gager son indépendance énergétique – jusqu'à nouvel ordre, les hommes ne sont pas en mesure de commander les caprices des vents.

De plus, la réalité est beaucoup moins souriante et écologique que les discours officiels veulent nous le faire accroire : bétonnage des sols, matériaux de construction des aéro-

MONSIEUR LE PRÉSIDENT

générateurs essentiellement non recyclables, redoutable mortalité des oiseaux qui viennent se fracasser contre les hélices, perturbation des circuits de migration, brouillage des ondes qui désoriente les chauves-souris, ronronnement continu, gabegie financière – les éoliennes ne vivant quasiment que de subventions publiques –, durée de vie extrêmement courte, entre quinze et vingt ans, le démantèlement s'avérant si onéreux qu'elles restent en place, finissant par constituer de véritables cimetières de pylônes rouillés.

Enfin, l'implantation de l'éolien se fait *contre* la volonté des populations. La

résistance est vive en effet : 70 % des projets sont contestés. Longtemps impatienté par ces résistances, vous avez fait adopter de nombreux textes visant à « *assouplir la procédure* », autrement dit à contourner les oppositions. Puis le mouvement des gilets jaunes est passé par là. Vous nous avez dit qu'il vous avait changé. Les propos que vous avez tenus à Pau en portent la promesse. Vous avez une belle occasion de démontrer dans les faits que vous ne gouvernez plus contre cette France périphérique longtemps oubliée. Alors, mettez un terme à l'implantation des éoliennes, qui concerne et chagrine au premier chef cette France rurale dont vous faites si grand cas. •

Bérénice Levet
philosophe

Alain Finkielkraut
philosophe

Jean Clair
conservateur, ex-directeur
du musée Picasso, essayiste

Benoît Duteurtre
musicologue, écrivain,
essayiste

Patrice Gueniffey
historien

Yves Michaud
philosophe

Jean-Pierre Le Goff
sociologue

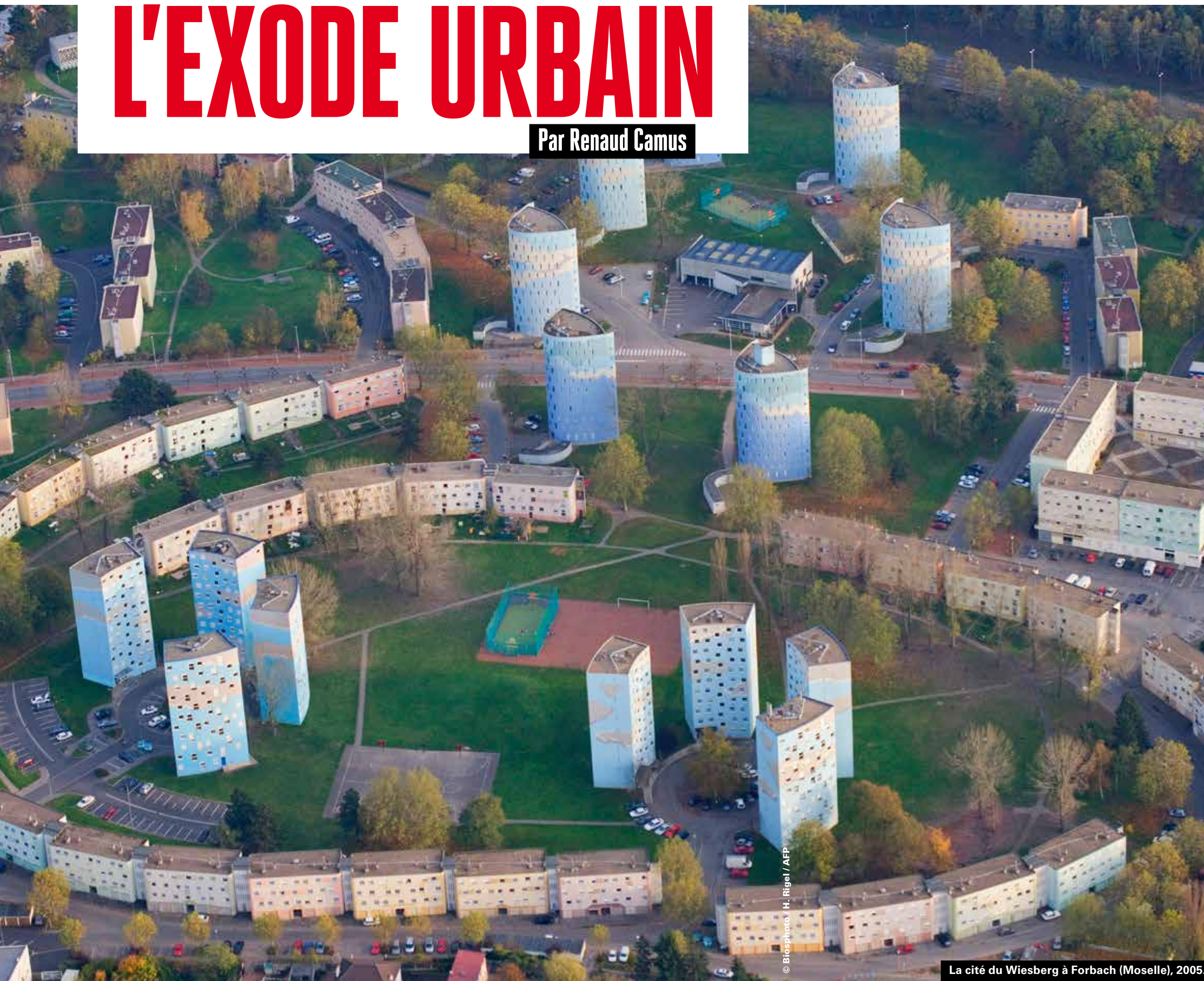
Pascal Vinardel
peintre

Stéphane Bern
animateur télévision
et radio, écrivain

Paul Thibaud
ex-directeur de
la revue *Esprit*

L'EXODE URBAIN

Par Renaud Camus



Sous pression démographique, nos campagnes se font coloniser par la ville. Jusqu'à perdre leur âme et leur beauté pétrie de vide en devenant des banlieues. Voir des bidonvilles.

Les mots en *age* sont les plus beaux, avec leurs longs *a* semblables à des soirs d'été, dans la Marche ou le Gévaudan. Il faut y mettre toute la bouche, la langue et surtout la mâchoire : *visaaage, langaaage, paysaaage*. On aimerait être au paysage, ce qu'est au visage Lévinas. D'ailleurs le paysage n'est-il pas le visage d'un pays, d'une province, des saisons de la vie ? C'est lui dont on se rappelle dans la nostalgie d'une époque, d'une civilisation, d'un voyage ; lui qui nous échappe comme un sens.

Deux amours sont fatalement malheureuses aujourd'hui : du paysage et du langage. Toutes deux ne sont que trahisons, mauvais coups, dérobadés, cuirs, mots pour un autre, platitudes, vexations, stabulations, chagrins. Et plus on aime plus on souffre, naturellement. C'est à cela qu'on reconnaît les faux amoureux, qui sont l'immense majorité : eux *ne souffrent pas*. S'ils n'étaient pas majoritaires, les paysages ne seraient pas à ce point massacrés.

La France n'a pas de culture du paysage, autant dire qu'elle n'en a pas d'amour. Elle n'en a que des théoriciens, qui sont à peu près le contraire. Il en va d'eux comme des théoriciens du langage, ou comme des experts en identité nationale : ils expliquent que tout va très bien, que même ça n'a jamais été si bien ; que tout ça est dans votre tête ; et que si désastre il y a, il n'est que d'apprendre à l'aimer pour le renverser en apothéose.

Je ne connais pour ma part que deux cultures du paysage : l'Angleterre et le Japon (où je ne suis jamais allé). L'absence de ces cultures ailleurs n'est pas une preuve d'incivilisation. L'Italie n'a aucune culture du paysage (sauf dans les tableaux). Elle est encore plus massacrée que la France. Au demeurant, il paraît que le Japon l'est aussi.

Libertés individuelles et paysage ont le même ennemi. Ce que j'ai vu leur être le plus fatal, au cours de ma vie (de sorte qu'on ne pourra pas venir me dire, comme d'habitude, que j'idéalise un passé fantasmé...), →

La cité du Wiesberg à Forbach (Moselle), 2005.



Tronçon de l'autoroute A10, dans l'Eure-et-Loir.

c'est la croissance démographique (et sans doute la croissance tout court). La France et l'Europe subissent quatre colonisations superposées : par l'Afrique, migratoire ; par l'Amérique, culturelle ; par la petite bourgeoisie, déculturelle ; par le ciment, territoriale. En sa conquête, l'artificialisation va encore plus vite que l'islam – un département tous les sept ans, si j'en crois la formule consacrée.

Rien n'est plus faux que cette autre formule : la *désertification des campagnes*. Plût au Ciel que les campagnes se désertifiaient ! C'est tout le contraire : certes elles sont abandonnées du pouvoir remplaciste, qui a sur elles d'autres vues que de se ruiner à leur profit en écoles, gendarmeries, bureaux de poste, maternités, maisons de la presse et autres hôpitaux de proximité. Elles n'en deviennent pas moins de moins en moins désertes, c'est-à-dire de moins en moins *campagnes*. Comme le paysage, avec lequel elles ont tendance à se confondre, et comme la patrie, dont elles ont été l'âme, elles sont détruites à petit feu par le mitage : l'installation à marches forcées, en leur sein, d'enclaves et d'éléments qui leur sont étrangers, voies rapides, ronds-points, hangars, petites usines, centres commerciaux, centres de loisirs, garages, cimetières de voitures, zones artisanales, pylônes et bien sûr éoliennes. J'ai longtemps soutenu que l'agriculture était le dernier champ à s'industrialiser. Je me trompais : c'est l'homme.

J'aimais parler aussi de *banlocalisation*, pour la

campagne et son devenir-banlieue. Le mot n'est pas joli, et surtout, m'a-t-on fait remarquer, il procède d'une grossière erreur d'étymologie : *lieu* dans banlieue n'est pas le lieu, *locus*, mais *la lieue*, *leuga* ; et mieux vaut dire dès lors *banleugalisation*. Hélas, entre-temps, ce n'était plus *banlieue* que devenait le monde, mais bidonville. Le bidonville est l'horizon indépassable du remplacisme global. Dans l'univers bidon du *faussel*, le réel faux, le réel de substitution, il dresse ses usines aux mille veaux et ses fabriques à homme parmi les champs d'épandage et les terrains vagues de la violence hébétéée, pour la fabrication de l'être liquéfié de la société liquide, cf. Baumann, destiné aux bidons de l'interchangeabilité générale (pour ne pas dire à la liquidation). *It's closing time in the gardens of the West* – on a tort de ne pas pousser jusqu'au bout, en général, cette citation rituelle de Cyril Connolly : « [...] et à partir de maintenant un artiste ne sera plus jugé que par la résonnance de sa solitude ou la qualité de son désespoir. »

... À moins que *solitude*, *solitude*, ce ne soit précisément ce dont l'homme est spolié – et de son désespoir par la même occasion, quelle qu'en puisse être la qualité. Toutes les générations avant les nôtres avaient derrière elles la nature, quand elles devaient affronter le malheur, la tragédie, la misère, la trahison, l'ennui, le déshonneur, le ridicule ou le dégoût. On pouvait toujours s'enfoncer dans le paysage, s'y fondre. Il y avait la campagne, les champs, les chemins, les forêts, les sources, les nymphes, les faunes et les sommets, où plus

présents sont les dieux, nous assure Hölderlin. Pour nous rien de pareil. Nous nous battons dos au mur et sommes faits comme des rats. À l'homme du bidonville global, ce qui fait le plus gravement défaut, c'est le défaut, le vide, sa propre absence. Non seulement a sonné l'heure de la fermeture, dans les jardins de l'Ouest, mais ces jardins sont lotis, leurs murs abattus, goudronnées les allées qu'il en reste et dotées d'affreux lampadaires, qui empêchent de voir les étoiles. Comme l'Europe, comme l'université, comme le mariage ou les musées, ils sont cette chose atroce et qui prélude toujours à la mort, pour tout ce qui est précieux : *ouverts à tous* – y compris et surtout à ceux qui n'éprouvent pour eux nul désir et aucun besoin, sinon de les gâcher pour ceux qui les aimaient.

L'art, curieusement, résiste un peu moins mal que la nature, la ville que la campagne, l'architecture que la Création. Le centre des villes, surtout celles qui sont traditionnellement bien repérées pour leur beauté, est moins abîmé que les campagnes, les montagnes, les rivages. Le cœur des grandes capitales est certes gravement affecté par les changements de peuple et de civilisation, le tourisme de masse, la sursignification, la commercialisation, la prolétarisation générale et la croissante saleté, mais il n'est pas compromis dans son être même comme le paysage, qui n'est jamais autant lui-même que malaxé d'absence, habité d'inintervention, pétri de vide – tous biens gravement menacés par le sinistre *aménagement*.

Certes, je ne confonds pas le paysage et la campagne, ni la campagne avec la nature. Je sais qu'on peut parler de *paysages urbains*, et même de paysages intérieurs, qui toutefois ne sont pas exactement notre sujet. Il reste qu'on va vers un broyage, comme pour tout le reste : une indifférenciation, une fusion entre ville et campagne, dont répond assez bien la croissante abstraction des noms, déshistoricisés : déjà il était fort abusif que Le Puy ou Moulins fussent en « Auvergne », mais à présent c'est Grenoble qui l'est aussi, dans beaucoup d'esprits, ce qui confine à l'absurde, pour ne pas dire au criminel. Aubusson est dans la même région que Saint-Jean-de-Luz. Autant dire que *région* n'a plus le moindre sens, dont déjà il avait beaucoup moins que *province*. On conçoit que les gestionnaires d'avocataires du parc humain aient recours désormais au ridicule *territoires*, *les territoires*, qui a au moins le mérite de désigner clairement un mode d'administration des espaces nationaux comme gestion des stocks, management financier des avoirs fonciers.

Ce qui sans doute a le plus défiguré, et très littéralement, la France, ou du moins son patrimoine bâti, durant le dernier demi-siècle, c'est l'arrachement des enduits, la *Grande Pelade*, qui non seulement a donné des airs de maisons neuves, autant dire de vieilles peaux, à des édifices dont tout le mérite était d'être anciens, et de porter la trace du passage du temps ; mais

qui rendait totalement inintelligible la grammaire et la langue même de l'architecture vernaculaire traditionnelle, en abolissant la distinction essentielle entre crépi et pierre de taille, fond et forme, prose et poésie, façades et ornements, murs pleins et portes et fenêtres. Rien ne se construisant plus en pierre, la pierre devenait un élément de richesse à exposer, même là où elle avait toujours été cachée. L'intéressant, conceptuellement, et même ontologiquement, est que la destruction d'une authenticité (les enduits, l'histoire, la volonté des bâtisseurs, les couleurs du temps) s'opérait au nom d'un autre (celle du matériau, qu'on décidait de mettre à nu, brechtienement). Or c'est là la structure de la plupart des destructions contemporaines, tout étant aboli par excès de soi-même : le droit par la loi, la nation par ses « valeurs », la démocratie par l'égalité, l'école par la pédagogie, la culture par le culturel, la famille par la familiarité, la féminité par le féminisme, etc.

Aujourd'hui, selon une structure assez semblable (le bien comme fourrier du mal, plus que le mal), c'est plutôt l'écologie, hélas, qui s'attaque aux façades et donc aux visages, ceux des maisons et ceux du pays, les paysages. Par une conception tout utilitaire d'elle-même, et donc autocontradictoire, elle impose partout d'affreuses huisseries censées être seules isolantes, de hideux fenestragés à un seul pan de verre, qui traitent les ouvertures comme si elles ne faisaient pas partie des édifices, comme si elles y étaient une parenthèse sans importance stylistique, alors qu'elles occupent une part considérable de leur surface dressée.

Mais ce sont évidemment les éoliennes qui sont dans le paysage la plus grave des contradictions de l'écologie, qui pour son malheur et le nôtre n'en manque pas, Dieu sait. Déjà il est absurde, évidemment, d'élaborer pour sauver la Terre toute sorte de politiques savantes et très légitimes sans se soucier de la croissance démographique, qui les rend lettre morte avant leur première once de réalisation. Il n'est pas moins vain de prétendre se soucier de biodiversité en en excluant l'espèce humaine, ses cultures, ses civilisations, et en faisant tout, au contraire, pour qu'elles soient bien broyées au profit de la seule MHI (Matière Humaine Indifférenciée), ses industries de l'homme, son Nutella humain, son surimi posthumanitaire.

De ces contradictions létales les éoliennes sont le symbole absolu, mais un symbole qui pèse de tout son poids. À quoi bon sauver la Terre, en effet, si c'est pour la rendre odieuse, horrible, désespérante, inhabitable ? Si c'est pour placer la vie en tous lieux sous le signe formidable des maîtres, l'utilité (prétendue), le profit, la bêtise, la laideur, la méchanceté, la haine de l'espèce ? À l'homme on a déjà volé la campagne, le silence, la nuit : faut-il qu'on lui dérobe encore le Ciel, pour mieux lui signifier sa finitude, passe encore, son aliénation, sa captivité, mais surtout son définitif retranchement des dieux ? •